

# Extrait DE *NOIR*

## de Victor COMTE

Sur le quai de gare, une femme en veste de cuir et jeans troués s'assied sur le banc grillagé et allume une cigarette. Du coin de l'œil, je vois arriver un basané assez jeune, une clope à la main. Avec un accent rond, il demande à la femme du feu. « Désolée, je fume pas », lui répond-elle avant de tirer sur sa propre cigarette. Le type est désarçonné, il bafouille un truc avant de déclarer forfait. Elle tourne la tête vers moi, me regarde de haut en bas. « Pour toi par contre, j'en aurais du feu ».

Elle me dégoûte, j'ai envie de me rapprocher d'elle. Je m'assieds à mon tour. Le banc me strie le cul. Elle me tend une cigarette dans son paquet entrouvert. Marlboro rouge. Son sourire est une pub anti-tabac à lui tout seul. Je prends la clope, la met entre mes lèvres. Elle dégaine son briquet.

J'ai jamais fumé de ma vie. Je veux pas passer pour un idiot, crapoter comme les gamins qui font semblant. Je prends une grosse taffe, m'étrangle et tousse sans pouvoir m'arrêter. Elle s'esclaffe d'un rire grave comme ceux que produisent les gorges tannées de goudron. J'essuie une larme, j'ose pas la regarder dans les yeux. Elle coulisse ses fesses vers moi. Son odeur de tabac froid s'insinue dans ma bouche, mes narines, mes pores. Une série de tatouages lui enserre les bras et le cou.

Elle se penche à mon oreille, mes poils se dressent. « C'est un peu fort pour toi ? T'en fais pas, je sais aussi être douce... » Sa main glisse sur mon genou, ses doigts en pattes d'araignées remontent le long de ma cuisse. Je sens mon œsophage se dilater, ma gorge se tendre, prête à rendre. J'écarte mes jambes. Sa main continue sa course, se rapproche de mon entre-jambe. Son corps osseux se colle au mien, ses tendons caressent ma nuque. Un liquide glacé court le long de ma colonne. Je peux sentir sa langue jouer avec mon lobe d'oreille alors que son index caresse ma braguette.

Je me jette dans les portes encore entrouvertes de l'InterRegio. Elles claquent dans mon dos. Le train démarre presque instantanément, coulisse sur les voies. Je la vois à travers la vitre, restée sur le quai. Elle aspire sa fumée noire, un air de défi dans le regard, tandis que j'écrase ma clope sur le bord de la poubelle.

Le quai, comme à chaque fin de journée, est rempli de pendulaires. Je m'assieds à demi sur le rebord d'une barrière trop basse. La porte du train devrait s'arrêter à peu près à ma hauteur. Je serai un des premiers à monter, m'installerai dans un espace à quatre sièges et j'essayerai d'étaler un maximum mes jambes et mes affaires, histoire de décourager les autres voyageurs de s'asseoir.

Dans l'air, une odeur de tabac froid ravive une sensation que je n'arrive pas à identifier.

Le train arrive en trombe, fait crisser ses freins et s'arrête comme prévu devant moi. Je laisse descendre, m'empresse de grimper et de trouver un espace libre. J'étale ma sacoche, ma veste, mes pieds, prends un bouquin et me plonge dedans, évitant les regards. Dans le couloir défilent les silhouettes sombres. Elles vont dans un sens, puis quelques-unes reviennent dans l'autre, les places commencent à manquer. L'une d'elles s'attarde de mon côté, je sens qu'elle s'apprête à me parler, à m'importuner. Soudain, une furie bondit devant la silhouette, bouscule mes jambes et s'écroule dans le siège en face de moi, accompagnée d'une odeur de cigarette froide. C'est elle, la fille que j'ai fuie il y a quelques semaines de ça. « *Oups, désolée* », dit-elle pour faire disparaître l'ombre qui voulait s'asseoir.

Je sers les épaules, rapproche mon livre de mon nez. Un à-coup, le wagon roule, plus moyen de descendre. Je suis coincé pour les 30 prochaines minutes.

Par-dessus la tranche de mon bouquin, je peux sentir son sourire, ses yeux foncés me percer de haut en bas. Sa jambe se rapproche lentement de la mienne, elle commence à remonter mon mollet. Je colle mon épaule à la fenêtre. Tend mes jambes en direction du couloir. Je crois qu'elle a enfin compris.

Un impact sur le front me fait sursauter. Je baisse mon livre et je reçois un autre projectile dans la joue. Dans sa paume, des M&M's triés par couleur, à la hauteur de son œil, son doigt recourbé, prêt à les propulser. Elle éclate de rire, glisse dans son siège. Son rire remonte dans son nez. J'imagine que c'est mon expression qui l'amuse, car à chaque fois qu'elle lève les yeux vers moi, elle repart de plus belle.

De sa poche de veste dépasse un paquet de Marlboro qu'elle ouvre pour y prendre une clope. Elle l'allume en me fixant droit dans les yeux, range son briquet et fouille son autre poche. «Tiens, j'ai pensé à toi ». Dans sa main, un paquet de Vogue. Son fou rire la reprend. Bien sûr, le paquet est vide, juste un prétexte pour se foutre de moi. Je ne sais pas comment réagir, alors je me renfrogne sur mon siège.